59e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 41 13 OCTOBRE 1949

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. D'où vient l'univers ? — II. L'Aga Khan et la secte des Ismaëliens. — III. Vladimir Soloviev, sa vie et sa mort. — IV. Doctrine de l'Eglise chez Soloviev. — V. Un séminaire communiste. — VI. Le communisme et l'Eglise catholique, en Chine. — VII. Les Jésuites français, en Chine, au XVIIIe siècle. — VIII. En lisant *la Revue du Patriarcat de Moscou.* — IX. Entre les rideaux de fer. — X. Le plan Marshall et l'Américain moyen. — XI. Encore un mot sur le calendrier.

I

Tous les lettrés se souviennent du début du *De Republica* — un début passablement long et laborieux — où Cicéron fait discuter par ses personnages, en présence de Scipion l'Africain, de l'utilité des études astronomiques. Tandis que Lélius et quelques autres prétendent qu'il est bien inutile de s'occuper des choses du ciel avant d'avoir résolu les innombrables problèmes de la terre, leurs interlocuteurs répliquent que le ciel aussi est notre domaine, notre patrie, la source pour nous de précieuses leçons.

Je pensais à ce débat, en lisant, dans la *Civiltà cattolica* du 6 août 1949, l'article de G. Stein, intitulé « *L'Universo, donde ?* — D'où vient l'Univers ?» Ce fut précisément la question traitée, le 14 janvier 1949 par J. W. Campbell, lors de son discours d'adieu de président de la Société royale astronomique du Canada. Et G. Stein n'a d'autre intention que de résumer pour nous les conclusions de J. W. Campbell. Si nous avons fait, en astronomie, d'immenses progrès, depuis Cicéron, on ne saurait dire que tous les problèmes soient résolus, ni que l'accord soit fait, entre les savants sur tous les points.

Une certitude toutefois, devrait être considérée comme acquise : *c'est que le monde a commencé.* Il n'est donc pas éternel.

Comme le remarque ici le P. G. Stein :

« En faisant abstraction de la controverse sur le point de savoir si Dieu aurait pu créer un monde *ab æterno*, une considération toute simple nous fait voir que l'évolution mondiale, telle qu'elle est de fait, doit avoir eu un commencement. Si le processus de l'évolution avait été en marche *ab æterno*, comment expliquerait-on qu'actuellement le monde ait atteint l'état où il est ? La probabilité en serait égale à zéro, puisque tous les instants de l'éternité seraient également probables comme celui où nous sommes. Un processus ne peut arriver à un point déterminé, s'il n'a pas commencé en un moment déterminé. »

Nos lecteurs se souviennent que nous avons fait, ici même, cette observation, à plusieurs reprises. Quiconque admet l'évolution, montante ou descendante, est obligé d'admettre la création *ex nihilo*, et de repousser l'éternité de la matière.

Or, comme on va le voir, les savants admettent à la fois l'évolution montante et l'évolution descendante.

Ne rappelons que brièvement l'hypothèse désormais célèbre du chanoine Georges Lemaître, professeur à Louvain. Il l'a exposée principalement dans une note présentée à l'Académie, le 8 février 1948. Il admet que la totalité de la matière et de l'énergie à l'œuvre dans l'univers ont été condensées dans ce qu'il nomme un « atome primitif », possédant un rayon d'une dizaine de minutes-lumière. (La minute-lumière = 18 millions de km). Il existe des étoiles telles que la gigantesque Antarès, qui ont un rayon égal à 17 minutes-lumière. L'atome primitif aurait fait explosion et son rayon n'aurait cessé depuis lors de grandir, à une vitesse décroissante, jusqu'à atteindre la valeur de un milliard d'années - lumière, point auquel la force de l'attraction et celle de l'expansion se seraient équilibrées. Après quoi, l'expansion a pris le dessus et le rayon de l'univers n'a plus cessé de grandir à un rythme accéléré, ce qui explique la fuite des nébuleuses cosmiques. Actuellement, le rayon de l'univers serait de l'ordre de dix milliards d'années-lumière — l'année-lumière valant 9.460.800 millions de km.

Avant « l'atome primitif », il n'existait ni espace, ni temps, mais seulement l'éternité immuable de Dieu.

Cette hypothèse de Lemaître a le mérite de rendre compte de phénomènes nombreux et disparates, tels que l'existence des rayons cosmiques, la fuite des nébuleuses, le fractionnement de l'énergie. Elle n'est cependant, selon l'auteur lui-même, qu'une hypothèse, dont la vérification demandera des calculs très compliqués et de nouvelles expériences auxquelles pourra notamment servir le grand télescope du Mont Palomar.

L'astronome C. F. Weiszæcker, de Gœttingue, admet lui aussi que notre univers tire son origine d'une étoile primitive (*Urstern*). Mais il essaie de chiffrer la date de l'explosion de cette étoile et les conditions de son existence : elle possédait, croit-il, une température de 230 milliards de degrés, une densité de 40 milliards de kilos au centimètre cube, une pression de 760 septillions (10^{24}) d'atmosphères, et son explosion se serait produite, il y a quatre milliards d'années.

Un des plus grands astronomes contemporains fut Sir Arthur Eddington, mort en 1944, à 62 ans. Il n'était pas d'accord avec G. Lemaître. Selon lui,

l'état primitif du monde fut une distribution très diffuse et uniforme de protons et d'électrons, avec une densité d'environ un proton et un électron par litre d'espace. Peu à peu, des irrégularités de distribution se sont révélées et accumulées. Il s'est produit des condensations et finalement des galaxies (voies lactées ou amas d'étoiles). Enfin, une expansion se poursuit, qui se révèle par la fuite des nébuleuses spirales. Eddington appelle son hypothèse « paisible », par rapport au « feu d'artifice » de Lemaître. Il fonde tout son système sur les deux lois essentielles de la thermodynamique : 1° la quantité d'énergie dans le monde est invariable ; 2° cette énergie est soumise à une dégradation continue et irréversible (le mouvement dégradé en chaleur). Eddington admet donc ce que nous avons appelé une évolution descendante pour l'énergie, ce qui n'exclut pas une autre évolution, montante celle-ci, pour la vie, là où elle apparaît.

Dans cette hypothèse, on admet que le début de l'évolution mondiale a pu avoir lieu, il y a environ 10 trillions d'années (10^{12}).

Mais cette évaluation du « temps cosmique » est sujette encore à discussion entre les spécialistes. En 1946, l'astronome Bart J. Bock, de Harvard, a fait un rapport sur la question. Il rappelait qu'il y a vingt ans, les savants s'accordaient à admettre que notre galaxie et la majeure partie des étoiles se trouvaient à peu près dans leur condition actuelle, depuis un à dix trillions d'années. Depuis 1930, une tendance contraire est apparue, en raison du phénomène de la fuite des nébuleuses et de l'expansion de l'univers. De Sitter écrivait, en 1932 :

« La tentation est grande d'identifier le commencement de l'expansion avec le commencement du monde lui-même, quel que soit le sens de cette expression. De fait, astronomiquement parlant, le début de l'expansion s'est produit seulement « hier », pas beaucoup de temps avant la formation des roches les plus anciennes de notre terre. »

Cependant, de Sitter admettait que les systèmes stellaires étaient probablement quelques milliers de fois plus âgés que notre univers.

Il y avait donc deux hypothèses : l'échelle longue, 5 à 10 trillions d'années, et l'échelle courte, environ 10 milliards d'années. La transition de l'une à l'autre échelle se fit entre 1934 et 1937. Alors que Jeans gardait l'échelle longue, en 1935, Eddington se rattachait à l'échelle courte. Bock concluait en 1946 que la majorité des indications astronomiques sont en faveur de l'échelle courte : quelques milliards d'années au plus.

Récemment, le professeur A. Unsœld, de Kiel, dans un article intitulé *Physique nucléaire et Cosmologie* (en allemand), a examiné successivement la détermination spectroscopique de l'âge des étoiles, l'âge de la croûte terrestre, des météorites, de la matière terrestre et météorique, des amas galactiques et de l'expansion de l'univers, et il conclut que l'on peut regarder comme amplement démontré

« que la totalité des nébuleuses spirales et spécialement la matière fondamentale de notre Voie lactée, aussi bien que la constitution des éléments terrestres et météoriques, se sont formés il y a de 3 à 4 milliards d'années, dans un temps relativement court. On peut difficilement, ajoute-t-il, s'empêcher de considérer la limite de 5 milliards d'années comme le terme supérieur de l'âge du monde. »

Concluons donc avec le professeur E. Whittaker, d'Edimbourg :

« Si, au moyen des méthodes purement scientifiques, nous retraçons l'évolution de l'univers matériel dans le passé, nous arrivons finalement à un état critique de choses, au delà duquel les lois de la nature, telles que nous les connaissons, n'ont pu intervenir. En d'autres termes, à une Création. La physique et l'astronomie peuvent nous conduire à travers le passé jusqu'au principe des choses et montrer qu'il a dû y avoir une Création : mais, au sujet de la nature de cette Création même, la science ne peut rien nous dire. »

Et pour en revenir à notre vieux Cicéron, toujours dans le *De Republica* (I, 17), nous dirons en considérant les cieux :

« Que trouver de remarquable dans les choses humaines, quand on contemple ce séjour des dieux ? Quoi de durable, quand on songe à l'éternel ? Quoi de glorieux, quand on voit la petitesse de la terre, soit dans son ensemble, soit dans cette partie qui est habitée par les hommes ? »

Il est vrai que tous les mondes fondus ensemble ne valent pas une pensée, ni toutes les pensées des savants réunies, un seul acte de charité ! C'est d'un autre ordre !

II

A la suite d'un de ces exploits de gangsters, qui sont l'aliment quotidien de nos journaux, il a été beaucoup parlé, récemment, de l'Aga Khan, et de sa fortune colossale. Mais bien peu de personnes savent exactement ce que c'est que l'Aga Khan et qu'il est ce qu'on pourrait appeler le « pape » d'une secte religieuse, d'où il tire tous ses revenus. Dans son numéro de septembre 1949, la *Sélection du Reader's Digest*, sous le titre *Aga, Ali et Rita*, nous apprend bien que l'Aga Khan est « l'iman ou chef spirituel », de la secte musulmane des Ismaëliens, mais l'article ne précise pas la nature de cette secte, et ne dit rien ni de ses origines, ni de son dogme.

Il nous a donc semblé intéressant d'apporter quelques détails sur ces divers points. La secte des Ismaëliens se rattache, en premier lieu, au schisme des Chiites. Ceux-ci ne reconnurent pas la succession d'Abou Bekr, Omar et Othman au pouvoir de Mahomet, et proclamèrent successeur du prophète le calife Ali. On appela dès lors *Sunnites*, les musulmans, en immense majorité, qui avaient reconnu la succession indiquée, et *Chiites*, ceux qui la rejetaient.

Mais, au VIII^e^ siècle, un iman chiite déshérita son fils Ismaël, parce qu'il avait bu du vin. Un certain nombre de musulmans ne voulurent pas accepter cette mesure. Ismaël étant mort, en 762, cinq ans avant son père, ils se refusèrent même à admettre sa mort. On lui attribua des miracles éclatants. Ses fils, persécutés, se réfugièrent en Perse, puis dans le Khorassan et dans l'Inde, d'autres en Syrie, puis au Maghreb (Afrique du nord). Partout où ils allaient, les missionnaires ismaëliens prêchaient une nouvelle doctrine. Selon eux, le Coran n'est qu'un tissu d'allégories. La divinité s'incarne successivement en divers prophètes, auxquels il faut obéir aveuglément.

Il y eut des Ismaëliens en Perse, et surtout dans les montagnes de la Syrie, chez les Druses. Maurice Barrès racontait volontiers qu'au cours d'un voyage en Syrie, il avait vu, dans un marabout (chapelle),

situé au bord de la route, des indigènes en prières devant un portrait. Il examina ce portrait et s'écria: « Mais c'est l'Aga Khan! Etes-vous sûrs que c'est un dieu? Je l'ai maintes fois rencontré à Paris, au Ritz et aux courses. »

Et l'officiant de lui répondre, avec dignité :

— « Pourquoi un dieu n'irait-il pas à Paris et aux courses, si cela lui plaît? »

Cette question ne comportait pas de réponse! Elle nous est une preuve de la facilité de la morale et de la religion des Ismaëliens. Or, il y a environ 5 millions de personnes appartenant à cette secte, répandues un peu partout, par petits groupes, en Syrie, aux Indes et en Afrique, notamment à Zanzibar. L'Aga Khan perçoit tous les ans le produit d'une dîme volontaire versée par ses disciples. Il affirme que 10 % seulement de ce revenu est dépensé par lui, pour ses besoins personnels, et que le reste va à des œuvres utiles, écoles, hôpitaux, dispensaires, bourses d'études, entretien de mosquées. Mais il est à la tête, par voie d'héritage, d'une fortune immense, qu'il a grandement développée par des placements heureux. D'autre part, il a reçu deux fois, au cours de son existence déjà longue — 72 ans — son « pesant d'or », la première fois aux Indes, et la seconde fois en Afrique, à l'occasion de ses « noces d'or » d'imanat. C'était en 1935, car Agha Khan III — c'est son nom authentique — fut iman dès l'âge de 8 ans, en 1885. Ce poids d'or représentait environ 235.000 dollars, soit plus de 82 millions de francs. Mais, pour ses noces de diamant, il y a quatre ans, l'Aga Khan, qui pesait 110 kg 500, fut gratifié de son poids en diamants, valant 2.200.000 dollars, d'abord aux Indes, à Bombay, puis, une seconde fois, en Afrique, où le montant de son poids en diamants, de moindre valeur, ne fit plus que 1.400.000 dollars, ce qui est encore une jolie somme.

Si l'on veut remonter à ses origines, l'Agha Khan est né aux Indes, mais il est originaire de Perse. Son grand-père, Hasan Ali Shah était, dans sa jeunesse à la cour du shah de Perse, qui l'aimait beaucoup et qui lui donna le nom d'Agha Khan, qui signifie à peu près *Seigneur Chef*. C'est ce grand-père qui a fondé la fortune de la famille au point élevé où elle est. Aga Khan III, actuellement régnant, partage son existence entre ses fonctions de chef d'Eglise ou de secte et ses goûts de dilettante tout à fait « occidentalisé ». A ses yeux, c'est aux Indes qu'il est chez lui. Il passe toujours au moins un mois à Bombay ou à Poona, résidence d'été.

« Il consacre alors son temps à dire des prières, à célébrer des mariages, à recevoir des pèlerins et à dispenser la bonne parole. »

Par ailleurs, il a une grande admiration pour la culture occidentale. Il s'est toujours montré très loyal envers les Anglais. Il a pris part vaillamment aux guerres que nous avons subies. Son fils, Ali qui est son héritier direct, a servi dans l'armée française. Il a participé au débarquement dans le Midi de la France et il a le grade de lieutenant-colonel. Aga Khan, comme son fils, Ali, s'intéresse beaucoup aux courses de chevaux et si son écurie de courses lui coûte un million de dollars par an, elle lui rapporte trois fois plus !

Pour terminer, voici un détail peu connu et que l'on ne trouve pas dans l'article de la *Sélection*, auquel nous avons emprunté en partie ce qui précède. Nous nous rappelons tous d'avoir entendu parler, au cours d'histoire, de ce personnage mystérieux et redoutable, que les Croisés appelaient le *Vieux de la Montagne*. Ce nom fut porté, durant toute la période des croisades, par divers personnages, qui se succédaient les uns aux autres et dont les partisans fanatiques se nommaient les *Hachitchin*, d'où nous avons fait le mot *Assassins*. En réalité, *Hachitchin* voulait dire fumeur de *Haschich*, sorte de chanvre préparé, qui donnait de l'ivresse. Mais comme le *Vieux de la Montagne* avait la réputation de pouvoir commander à ses adhérents n'importe quelle exécution d'ennemis encombrants, par voie d'assassinat, le mot assassin prit un tout autre sens, dans notre langue. Or, la secte des *Hachitchin*, dirigée par le Vieux de la Montagne, était tout simplement une branche de la secte des Ismaëliens, que commande aujourd'hui l'Aga Khan. Dans les textes arabes on les appelait de préférence les *Batheniens*, qui veut dire : partisans du sens allégorique du Coran. Pour les musulmans orthodoxes, ce sont des hérétiques, et c'est ce que signifie le nom de *Moukhida* que leur donnent d'ordinaire les historiens persans.

III

Le dernier numéro de *Russie et Chrétienté* — janvier-juin 1949 — contient une intéressante étude sur *Vladimir Soloviev et l'Eglise universelle*. « Le but de cette étude est double, y déclare-t-on : 1° exposer la pensée de Soloviev sur l'Eglise ; 2° répondre à cette question : Soloviev est-il mort catholique ? »

Qui est donc Soloviev [1]? Fils d'un historien russe célèbre, il est né à Moscou, en 1853, au sein d'une famille très attachée à l'orthodoxie russe et à la patrie. Adolescent inquiet, il subit l'influence du nihilisme, abandonne toute pratique religieuse, se jette dans l'étude des sciences, croit de toute son âme au « Progrès », qui doit transfigurer le monde en un lieu de bonheur. Vers l'âge de 17 ans, il revient à la foi, par une route peu fréquentée : l'étude de Spinoza. Il acquiert cette idée « qu'il n'existe en toute rigueur qu'un seul Etre vrai, l'Etre qui est à la fois un et tout ». Il lit les philosophes pêle-mêle : Feuerbach, Stuart Mill, Kant, Schopenhauer, Fichte, Hegel, Schelling, Auguste Comte, et les penseurs russes qui s'étaient donné pour tâche de réconcilier la science de l'Occident et la foi chrétienne orthodoxe : Khomakov, Kiréevsky surtout.

En 1874, Soloviev présente à Saint-Pétersbourg, une dissertation sur le thème suivant : union de la connaissance rationnelle, propre à l'Occident, et de l'intuition mystique, qu'il croit propre à la pensée orientale. Il a alors 21 ans. Il se met à voyager. On le trouve à Londres, au British Museum, puis en Egypte, à la recherche des gnostiques.

« Déjà, il est en possession de cette intuition primordiale, qui commandera son œuvre et sa vie : ce n'est que dans l'unité de Dieu que tout ce qui existe possède l'être. »

Le but suprême de la création et de l'histoire est la réintégration du chaos dans l'unité perdue, la

[1] Voir étude sur V. Soloviev, dans l'*Ami* (1912, p. 1121-1128), lors de la publication de l'ouvrage de Mgr d'Herbigny : *Vladimir Soloviev* (1853-1900). *Un Newman russe*, in-12 de XVIII-356 p., Paris, Beauchesne.

réconciliation du monde et de Dieu, la destruction de l'égoïsme par le triomphe de l'amour.

Rentré au pays, Soloviev se lie avec Dostoievsky et « sous son influence, il s'écarte de l'idée du salut par la connaissance » et s'élève à une notion concrète du rôle de l'Eglise et de la Russie dans la transfiguration du monde. De 1877 à 1881, il publie plusieurs ouvrages, qui tous sont remplis de l'idée de l'union nécessaire entre les chrétiens de toutes les Eglises. Il ne cessera plus d'approfondir ce problème : l'Eglise de Jésus-Christ existe en Occident et en Orient ; chacune des deux fractions possède la foi au Christ, Homme-Dieu, la succession apostolique, les sacrements ; il s'agit de vaincre l'égoïsme, pour arriver à l'unité indestructible de l'Eglise universelle. Unité et Universalité, telles sont les deux caractères de l'Eglise voulue par le Christ. Soloviev souffre de voir son Eglise plongée dans l'apathie, dans la servilité à l'égard du pouvoir, obstinée dans le particularisme. Il se rapproche des catholiques. En 1885, on le trouve chez Mgr Strossmayer, le célèbre évêque de Djakovo, en Croatie. De plus en plus, Soloviev se sent en communion d'idées et de doctrine avec les catholiques. Il publie, en 1889, à Paris, un ouvrage sous le titre : *La Russie et l'Eglise universelle*. Il y défendait avec vigueur la primauté du pape au moyen des preuves classiques tirées de l'Ecriture et de la Tradition. Il entre en rapport avec les jésuites des *Etudes*, mais se brouille avec eux, rentre en Russie, où il ne trouve que méfiance et hostilité. Déçu de tous côtés, il se plonge dans les études philosophiques, sans renoncer pour autant à ses convictions. En 1891, le prêtre orthodoxe qui le confesse refuse de l'absoudre. Il vit plusieurs années, privé des sacrements. Le 18 février 1896, à Moscou, il se confesse au prêtre catholique de rite oriental, Nicolas Tolstoï, lit la profession de foi du concile de Trente et communie. Mais en juillet 1900 il tombe gravement malade, il fait appeler le prêtre orthodoxe de sa paroisse, près de Moscou, lui dit qu'il regrette le désaccord qu'il a eu jadis avec son confesseur, sans en préciser le sujet, il reçoit les derniers sacrements et meurt [2].

Comment interpréter cette suprême démarche ? « Elle est difficile, l'œuvre du Seigneur », murmura-t-il, quelques instants avant de mourir. Il semble que Soloviev à son lit de mort, ait ressenti le suprême déchirement que lui causait la division de l'Eglise, en face de l'unité qu'il rêvait et pour laquelle il avait toujours combattu. Obligé d'opter à la mort, il se résignait à cette malheureuse division de fait, il adhérait à son Eglise native, sans renier pour autant cette Eglise catholique, qu'il unissait à l'Eglise russe dans un amour indivisible. Quand il déclarait, à son lit de mort, regretter son « erreur », de quelle erreur parlait-il ? Probablement d'une simple erreur *de fait*, à savoir la possibilité, *hic et nunc*, de réaliser cette union des Eglises qui avait été le rêve de toute sa vie.

[2] D'après *l'Ami* (1912, p. 1128), Soloviev n'avait pas, à ce moment, la possibilité de faire appeler un prêtre catholique.

La conversion de Soloviev ne fut pas révélée au public, parce qu'une rupture aussi éclatante avec l' « orthodoxie » l'eût empêché de continuer sa mission d'initiateur. Voir à ce sujet un article de Mgr [R. P.] d'Herbigny, dans les *Etudes* du 20 décembre 1912, résumé dans l'*Ami*, 1913, p. 262.

Il admettait, et le P. M. Jugie admet après lui, qu'il faut distinguer, dans le schisme oriental, entre la hiérarchie qui a voulu, consciemment, rompre avec Rome, et le peuple russe qui n'a jamais rien compris à ces « querelles byzantines » c'est bien le cas de le dire, qui a toujours continué de croire à Jésus-Christ et à son Eglise et qui, par conséquent, fait toujours partie, en dépit des apparences, de l'unique Eglise du Christ, l'Eglise catholique universelle. Il est vrai que cette opinion est combattue par d'excellents théologiens, tels que Mgr Journet, dans *Nova et Vetera* de décembre 1948. Sans vouloir entrer ici dans le fond de la discussion, nous serat-il permis d'avouer que l'opinion du P. Jugie paraît bien séduisante...

IV

Ce que nous demanderons surtout à l'article de M. Henri de Visscher, analysé ici, c'est l'exposé de l'ecclésiologie de Soloviev. L'auteur nous avertit qu'elle est présentée sous une forme pour le moins surprenante. Soloviev a cru bon de conserver en partie tout au moins la terminologie gnostique ! Au sommet de tout, se trouve l'Etre absolu, conçu comme un *plérôme* ou une plénitude, qui permet à Soloviev de l'appeler l'*Unitotal*. Il est difficile de ne pas trouver en cette expression un relent de panthéisme. Cet être unitotal contient deux centres ou deux pôles : un centre actif ou pôle de l'Absolu, et un centre passif, qui est aspiration à la pluralité, et que Soloviev appelle l'Autre, c'est-à-dire l'Univers, en tant que possédé éternellement par Dieu. Entre les deux pôles, il y a amour. Cet amour exige, en effet, à la fois affirmation de soi et négation de soi, ce qui lui permet de vaincre l'antinomie de l'unité et de la pluralité. Naturellement, Soloviev distingue, dans le centre de l'Absolu les trois personnes consubstantielles de la sainte Trinité. C'est la sainte Trinité qui est l'Unitotal. Cette Unitotalité n'est rien d'autre que la Sagesse dont parle l'Ecriture.

Le second centre, appelé l'Autre de l'Absolu, ne possède, lui aussi, l'unitotalité qu'en tant qu'il est déterminé par le premier. En tant qu'il n'est pas déterminé par le premier centre, l'Autre de l'Absolu est l'âme du monde, aspiration confuse vers l'unité.

Avouons, ici, notre difficulté de comprendre. Comment, en effet, l'Unitotal peut-il ne pas déterminer en totalité l'Autre que l'Absolu, qui est en Lui ? Peut-être faut-il entendre cela des êtres auxquels l'Unitotal confère le don prodigieux de la liberté : les anges et les hommes. La détermination que leur donne le Créateur consiste à les rendre capables de connaissance et de volonté libre. Mais on conçoit mal que ce don de la liberté permette à l'Autre d'être appelé l'Ame du monde.

A moins qu'il ne faille considérer comme l'Ame du monde ce qui donne au monde une raison d'être créée : la possibilité de connaître et d'aimer librement [3]. Il ne s'agirait donc que d'une terminologie différente de la nôtre, mais que l'on peut interpréter dans un sens acceptable pour nos idées.

Cette âme du monde, ou monde des esprits libres,

[3] C'est peut-être cette « Ame du monde » que certains appellent aujourd'hui la *noosphère*, l'ensemble des pensées humaines.

est capable de rejeter l'action unifiante du Logos dans le monde, ou de l'accepter. Si elle la rejette, elle s'affirme elle-même dans son égoïsme, comme étant l'Unitotal. En d'autres termes, elle se met à la place de Dieu, elle se fait Dieu. C'est alors la chute hors de Dieu. Telle est l'origine du Chaos, qui est le monde d'ici-bas, le monde divin renversé et transposé. Ici, Soloviev semble négliger la doctrine du péché originel, car il paraît supposer que le monde d'ici-bas doit son existence au péché même, alors que le péché est l'œuvre : 1° des anges déjà créés ; 2° d'Adam et d'Eve, après leur création dans le bien.

Alors, commence le drame de la réintégration. Le Logos n'a pas abandonné le monde. Il lutte contre le principe mauvais, qui est l'égoïsme. Il transforme le Chaos en Cosmos, ressaisit l'Ame du monde, qu'il veut transfigurer, jusqu'à ce que Dieu soit tout en tous, par le triomphe de la Sagesse.

Jusqu'ici, il n'a pas été question de l'Eglise. Nous y arrivons. en exposant l'action de réintégration du Logos, par rapport à l'Ame du monde.

Le Logos réalise un « organisme universel », qui est le Christ, à la fois Dieu et Homme. Cet organisme est constitué par le Logos d'une part, et par la Sagesse d'autre part. La Sagesse unie de toute éternité au Logos n'est autre que l'humanité éternelle et parfaite. « Soloviev en effet, nous dit-on — à la suite de Grégoire de Nysse ou de Cyrille d'Alexandrie — considère l'humanité comme un seul tout organique.

« Ainsi, dans le monde divin, l'humanité est le corps du Logos, tant que le Logos est le rapport de l'Absolu à tout ; cette humanité, c'est l'Eglise éternelle, l'Eglise-Sagesse. »

C'est là une idée gnostique : l'Eglise céleste préexistant à toute créature. Cette idée se trouve dans la Seconde Epître dite de Clément :

« Car je pense que vous n'ignorez pas que l'Eglise vivante est le corps du Christ. Car l'Ecriture dit : Dieu fit l'homme mâle et femelle ; le mâle est le Christ, la femelle est l'Eglise. Et les livres des prophètes et des apôtres disent encore que l'Eglise n'est pas de maintenant, mais qu'elle est d'autrefois » [4].

On retrouve des traces de cette conception de l'Eglise-éon, antérieure à la création, chez les Ophites, et jusque dans le Pasteur d'Hermas. Pour Origène également, l'Eglise d'ici-bas n'est que l'image de l'Eglise céleste. Un Soloviev s'intéresse donc à l'incarnation de l'Eglise, plus encore qu'à l'incarnation du Christ.

« Par l'incarnation de l'Eglise, tout au long de l'histoire, c'est le corps mystique du Christ qui grandit à la taille de l'humanité tout entière qui doit revenir à l'unité de Dieu. »

« Dieu, dit Origène, a uni le Christ et son Eglise en une chair. Le Christ adhère à son Epouse tombée du ciel sur cette terre, et là tous deux sont devenus un en une chair, car c'est pour elle que lui aussi est devenu chair » [5].

Récemment, M. L. Cerfaux, étudiant la doctrine de S. Paul, a bien montré que cette interprétation d'Origène est infidèle à la pensée de l'apôtre [6].

[4] L'auteur renvoie à G. Bardy, *Théologie de l'Eglise*, I, 162.
[5] Encore renvoi à G. Bardy, *ibid.*, II, 152.
[6] Renvoi à Cerfaux, *La Théologie de l'Eglise, suivant saint Paul*, surtout p. 239 à 298.

Mais voyons ce qu'est l'Eglise, selon Soloviev, non plus dans le monde divin, mais dans l'Univers créé.

Ici-bas, selon lui, l'Eglise est le corps du Logos incarné. C'est dans ce corps que le Logos livre la lutte pour l'unité, pour ravir au Mal, c'est-à-dire à l'égoïsme, l'Ame du monde. Dans la mesure où cette Ame se renonce, selon le précepte du Christ, et accepte le Logos divin, elle devient de plus en plus le Corps du Christ, et par suite en Lui, Sagesse et véritable Eglise.

Dans cette conception, il y a donc deux aspects de l'Eglise :

« D'une part, l'Eglise est une, parfaite, immuable, éternelle, au sein de l'Unitotal. D'autre part, elle est en devenir. Certes, elle possède déjà l'unité foncière : hiérarchie-foi-sacrements. Mais jusqu'ici l'égoïsme des hommes a empêché la vérité de se manifester telle qu'elle est. Cet égoïsme, ce mal, c'est de refuser de reconnaître la vérité de l'unité foncière de nos deux Eglises, qui, *ensemble*, sont l'Eglise universelle, mais qui prétendent, chacune dans son isolement, être l'Eglise du Christ. Chaque partie se prend pour le tout. C'est là que gît le Mal. »

D'après Soloviev, donc, l'Eglise d'ici-bas ne reste divisée qu'en raison de l'égoïsme. Le problème de la réunion des Eglises est une étape essentielle de l'universelle réintégration, et cette étape ne peut être franchie que par le renoncement à soi, par l'amour.

Soloviev semblait donner à penser que les torts étaient égaux de part et d'autre, entre l'Eglise romaine et l'Eglise orientale. En fait, cependant, il savait bien que l'Eglise romaine est toujours prête à accueillir sa sœur orientale. C'est à celle-ci qu'il posait des questions graves comme la suivante :

— « Le mot *Filioque* ajouté au premier texte du Symbole de Nicée-Constantinople, contient-il nécessairement une hérésie, et si oui, dans quel Concile universel cette hérésie fut-elle condamnée ? »

Et pour ne laisser aucun doute sur la réponse à cette question, il ajoutait :

— « Si le mot *Filioque* (apparu au VIe siècle, en occident et connu au VIIe siècle en orient) contient une hérésie, pourquoi les 6e et 7e Conciles universels, qui se tinrent en 680 et 787 ne condamnèrent-ils pas cette hérésie ? »

Et encore :

— « S'il est impossible d'affirmer avec certitude que le mot *Filioque* ajouté au Symbole est une hérésie, n'est-il pas permis à chacun ici de suivre l'opinion de saint Maxime le Confesseur qui, dans une lettre au prêtre Marin, approuve le *Filioque* et lui donne un sens orthodoxe ? »

— « En dehors du *Filioque*, quelles autres doctrines de l'Eglise romaine furent condamnées comme hérésies et dans quels Conciles ? »

— « S'il faut reconnaître que l'Eglise romaine ne fut pas coupable d'hérésie, mais de schisme, il s'agirait de savoir de quelle autorité ecclésiastique légitime l'Eglise romaine s'est détachée ? En effet, selon les définitions les plus précises des Pères, il y a schisme lorsqu'une partie de l'Eglise (hiérarchie et peuple) se sépare de l'autorité légitime. »

— Enfin « si l'Eglise de Rome n'est pas coupable d'hérésie et qu'il lui est impossible d'être coupable de schisme, ne faut-il pas reconnaître que cette Eglise est une partie inséparable de l'unique Eglise universelle du Christ et que ce qu'on appelle la séparation des Eglises, n'ayant aucun fondement

vraiment religieux, n'est qu'une affaire de politique humaine ? »

On reconnaîtra que si Soloviev est parfois singulièrement obscur dans ses grandes spéculations théologiques sur l'Unitotal et sur l'Eglise éternelle ou Ame du monde, il sait, quand il veut, être à la fois clair et pressant. Les questions posées par lui à sa propre Eglise sont restées jusqu'ici sans réponse et elles n'ont rien perdu de leur force. Bien convaincu que l'Eglise romaine n'est ni hérétique ni schismatique, il a toujours soutenu qu'il en était de même de son Eglise à lui, mais c'est en admettant : 1° que tout ce que l'Eglise romaine a défini, depuis les sept premiers Conciles universels n'est qu'un ensemble d'opinion théologiques libres ; 2° que s'il y a des dogmes définis légitimement, dans les Conciles de Trente ou du Vatican, ou bien l'Eglise orientale les admet aussi, ou bien elle se borne à les *ignorer*, sans les *rejeter ;* 3° que « quand bien même certains théologiens et dignitaires de l'Eglise officielle se trompent ou agissent de mauvaise foi, le peuple étant de bonne foi, ne saurait être visé par les anathèmes et les excommunications. »

Pour conclure cette brève étude, nous retiendrons surtout la profession de foi, par laquelle s'achevait la préface de l'ouvrage de Soloviev, publié en 1889, à Paris : *La Russie et l'Eglise universelle :*

« Comme membre de la vraie et vénérable Eglise orthodoxe orientale ou gréco-russe, qui ne parle pas par un synode anti-canonique, ni par les employés du pouvoir séculier, mais par la voix des Pères et des Docteurs, je reconnais pour juge suprême en matière de religion celui qui a été reconnu comme tel par saint Irénée, saint Denys le Grand, saint Athanase le Grand, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille... à savoir l'apôtre Pierre, qui vit dans ses successeurs et qui n'a pas entendu en vain les paroles du Seigneur : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. »

C'étaient là de magnifiques paroles. Il faut reconnaître pourtant que, tout bien pesé, on a peine à appeler Vladimir Soloviev « un Newman russe », comme ne craignait pas de le faire Mgr d'Herbigny, dans un ouvrage bien connu publié en 1909 et dont la sixième édition est de 1934. Par contre, il n'est nullement exagéré de saluer en Soloviev l'un des plus grands penseurs de la Russie contemporaine.

V

L'une des « prophéties » de Soloviev, selon Mgr d'Herbigny, était que « la Russie religieuse renaîtrait, unie pour toujours avec la chrétienté occidentale, et, guidée spirituellement par le successeur de Pierre. »

Pour l'instant, il est malheureusement trop clair que rien n'annonce la réalisation de cette espérance. Tout au contraire, sous la pression du communisme, l'Eglise russe paraît s'éloigner de plus en plus de Rome. Et le communisme lui-même s'organise chaque jour davantage en vue de la destruction de la foi chrétienne et de toute religion quelle qu'elle soit, autre que le culte de la matière. Dans cet effort d'organisation, il semble parfois copier les méthodes de l'Eglise elle-même. On sait que l'une des institutions les plus fécondes du Concile de Trente fut celle des séminaires, destinés à la formation du clergé catholique. Or, le communisme envie nos séminaires et tente de les imiter. C'est ce que nous apprend la revue espagnole *Ecclesia* du 16 juillet 1949, dans un article du P. J. Goenaga, S. J., sous le titre précisément, de : *Un séminaire communiste.*

Cet établissement a été fondé, le 16 janvier 1949 par Togliatti, chef suprême du parti communiste italien, à Bologne, sous l'appellation de « Université communiste ». C'est la plus jeune des universités soviétiques européennes. Le peuple la nomme tout simplement « séminaire communiste » et on pourrait tout aussi justement l'appeler « un noviciat » ou un « couvent communiste ».

Extérieurement, c'est un modeste édifice de deux étages, construit récemment en un style simple et sobre. Il est la propriété du parti communiste. Il s'élève aux environs de Bologne, et passe presque inaperçu parmi les villas dispersées au long de la grand-route qui va vers Florence. De larges persiennes vertes protègent le mystère de la vie intérieure de la maison. Un portier jaloux interdit l'entrée à tous les profanes. Seuls les initiés peuvent pénétrer dans le sanctuaire, de même que les grands personnages du parti, quand ils sont de passage à Bologne. Quatre-vingts jeunes gens, issus pour la plupart des milieux ouvriers ou paysans, boivent, dans cette maison, la plus pure doctrine du marxisme-léninisme. Ils vivent, dans la maison, comme dans un véritable couvent. Tout entre eux est commun : les repas, le dortoir, les récréations. Tout est gratuit. Le parti se charge de tous les frais et chaque élève reçoit 500 lires par semaine — environ 250 francs — pour ses petites dépenses personnelles.

Il y a huit heures d'études obligatoires par jour. Les séminaristes s'efforcent d'assimiler à fond la culture et la tactique marxistes. Ils concentrent toutes leurs réflexions sur les grandes idées que déposent en eux les professeurs de la maison. Leur principale récréation consiste dans l'exercice de « la discussion » : c'est alors que les futurs militants se forment aux luttes à venir et aux conférences qu'ils auront à faire.

Une riche bibliothèque offre aux étudiants la collection complète de tous les « saints Pères » du marxisme. Elle ne possède par ailleurs aucun autre livre ; ce serait un crime d'exposer cette jeunesse studieuse à des contaminations « trotzkystes » ou « réactionnaires ». La vie au séminaires est dure pour des jeunes gens qui ne sont pas très habitués à la discipline ecclésiastique, mais ce qui les soutient dans leur effort, c'est le sentiment profond d'appartenir à « l'aristocratie communiste » et de savoir qu'ils sont les Togliatti de demain. Ils jouissent de trois sorties par semaine, d'un maximum de trois heures chacune, et cela leur permet de maintenir le contact avec le monde extérieur.

Les professeurs sont triés avec encore plus de soin que les étudiants. Ceux-ci sont sélectionnés dans les diverses régions italiennes, à raison de deux par région, et les fédérations du parti élisent les autres. Le directeur du séminaire est un fervent communiste de la région romaine, un certain Mario Spinelli, qui fut naguère directeur d'un « Centre d'études pour les militants et francs - tireurs du parti ». Sous ses ordres, Spinelli a divers professeurs choisis par le secrétariat central du parti. On peut être sûr qu'ils sont pénétrés de la plus stricte orthodoxie marxiste et qu'ils sont très fiers de leur mission qui consiste à former les cadres futurs du parti communiste.

Au bout de six mois, les jeunes « séminaristes » retournent chez eux, munis d'un diplôme, qui atteste leur maturité marxiste. Ils ont reçu l'empreinte de la doctrine et portent au cœur un amour ardent de la cause. Leur valeur « scientifique », c'est-à-dire leur culture marxiste, est signalée aux chefs du parti Dès qu'il se produit des vides dans les cadres, on fait appel à ces étudiants pour les combler et ils entrent dans la voie qui conduit aux honneurs du communisme enseignant et gouvernant.

Une seconde université communiste italienne est en formation. L'objectif rêvé du parti serait de dresser une cellule communiste en face de chaque paroisse chrétienne et un séminaire du parti en face de chaque séminaire ecclésiastique. Rien ne prouve mieux que l'on a affaire ici à une véritable religion à rebours. N'a-t-on pas dit que Satan est le « singe de Dieu » ?

VI

Depuis des mois, nous entendons parler des incessants progrès de l'armée communiste en Chine. Le régime du maréchal Tchang - Kaï - Chek s'effondre chaque jour un peu plus. L'une de nos préoccupations les plus naturelles, en l'occurrence, est de savoir ce qu'il advient des chrétientés chinoises. L'Agence internationale *Fides* revient souvent sur cette question. Voici les informations qu'elle nous donne dans ses numéros du 6 et du 13 août 1949.

Un premier point qu'il ne faut pas perdre de vue et qui est de rigueur en régime communiste, c'est que, en principe, ce régime proclame l'absolue liberté des cultes. Il ne veut pas faire de martyrs. Il entend détruire la religion, sans la combattre directement. En Chine, cette tactique est observée. Mais les moyens mis en œuvre pour détruire les Missions sont naturellement choisis pour leur conformité à l'âme chinoise, toujours subtile et complexe.

« Tous ceux qui ont vécu en Chine communiste sont d'accord sur ce point. Certains cependant estiment que les circonstances et les difficultés économiques pourront amener un jour les communistes à modifier leur attitude. L'avenir dira ce que valent ces prévisions optimistes ; le présent n'en demeure pas moins profondément douloureux.»

En général, les églises sont restées ouvertes, surtout dans les villes. Mais les communistes ne cessent d'en empêcher le libre usage, si bien que les prêtres ne sont jamais sûrs d'avance de pouvoir célébrer les offices. En beaucoup de lieux, il faut pour cela, une autorisation préalable. Souvent, durant les offices, des agents du parti entrent dans les églises, examinent les personnes et les choses, pénètrent jusque dans le chœur, provoquent parfois des incidents des discussions qui interrompent la cérémonie... Exemple, le jour de Pâques, l'évêque d'un diocèse du Hou-Pey venait de commencer la messe pontificale, quand une bande de communistes du lieu fit irruption dans l'église en criant que l'évêque était en faute, pour n'avoir pas informé les autorités de son intention de célébrer la messe. Comme châtiment, il dut quitter les vêtements liturgiques, interrompre l'office et aller balayer la rue principale de la ville, durant trois heures ! On sait qu'en Chine, une punition de cette sorte est du nombre de celles qui « font perdre la face » et atteignent le prestige de celui qui y est soumis ! L'évêque, néanmoins, put célébrer la messe, à trois heures et demie de l'après-midi, devant une assistance plus nombreuse et plus recueillie que celle du matin.

Il faut noter, d'autre part, que les communistes tiennent à sauver les apparences. C'est pourquoi leur manière d'agir dans les villes est tout autre que dans les campagnes, en raison de la publicité faite autour de leurs actes. Dans les villes, en général, il y a plus de tolérance, afin que les journalistes étrangers puissent dire que le régime communiste tolère la religion. Les missions protestantes étant pour la plupart dans les villes, elles bénéficient de cette indulgence relative. Il en va tout autrement dans les campagnes. Là, il arrive que les églises sont ou confisquées tout simplement, ou frappées de taxes si lourdes qu'elles ne peuvent les acquitter. En outre, les missionnaires, dans la plupart des districts ne peuvent circuler, pour la visite de leurs ouailles, sans un laisser-passer, pour lequel on leur fait parfois tant de difficultés qu'ils doivent y renoncer. Ce n'est, leur dit-on, que pour assurer leur sécurité dans leurs déplacements, qu'on leur pose tant de conditions. Bien plus, en certains districts, ce sont les fidèles eux-mêmes qui ne peuvent se rendre à la messe sans un visa des autorités, si bien que nombre d'entre eux sont contraints de manquer la messe. Les communistes font une propagande active contre les étrangers, qui sont traités d'espions et d'impérialistes, ou de parasites. Il va sans dire que ce sont les missionnaires non - chinois qu'ils visent ainsi sans le dire. On cherche à creuser un fossé entre les fidèles et le clergé.

Mais c'est surtout à l'égard des écoles que les communistes se montrent agressifs. Ils veulent conquérir la jeunesse. Leur propagande s'exerce donc dans les milieux d'étudiants. On oblige tous les jeunes à assister à des conférences sur les grands thèmes marxistes. Les communistes ont décrété aussi que tous les dortoirs, dans les collèges, seraient mixtes, et par conséquent communs à la fois aux jeunes gens et aux jeunes filles. L'enseignement de la religion, toléré en principe, est entouré de telles difficultés qu'il est souvent rendu impossible. Un certain nombre d'écoles ont été confisquées. Dans celles qui restent, les autorités communistes exigent que les manuels scolaires soient en harmonie avec le marxisme et la « nouvelle démocratie ». Tous les manuels à tendances « antidémocratiques » sont interdits.

« Toute cette propagande, déclare l'article que nous rapportons, n'a pas été sans porter ses fruits, et il faut reconnaître que le communisme connaît une certaine faveur parmi les jeunes, si facilement impressionnables. »

Malgré cette sorte de persécution larvée, les missionnaires européens, aussi bien que les prêtres chinois, sont décidés à tenir coûte que coûte, pour sauver tout ce qui peut encore être sauvé.

Si l'on considère spécialement Pékin et sa région, il faut constater que les communistes, bien que ne disposant que d'une poignée d'hommes en état de prendre en main l'administration, se sont révélés capables de rétablir l'ordre et de mettre en marche l'administration en un temps record. Avec une véritable habileté, ils eurent soin de prendre des mesures populaires et de détendre les esprits. Les murs se couvrirent de proclamations annonçant les bonnes intentions du gouvernement. Le communisme se présentait en libérateur. Les biens des étrangers se-

raient sauvegardés, la liberté de la religion assurée. Mais, peu à peu, des tendances moins favorables se firent jour. L'administration fut fermée à tous ceux qui conservaient des « croyances retardataires ». Les catholiques chinois se virent acculés à ce dilemme tragique : apostasier ou perdre leur gagne-pain ! La lutte demeure silencieuse et sourde. Elle n'en est pas moins acharnée. C'est ce que nous appellerions la méthode de la « guillotine sèche ». Pas de martyrs ! répétons-le. Mais une action lente, cachée, profonde, pour détacher les fidèles de leur clergé et de leur foi. Les communistes voudraient que ce soient les chrétiens eux-mêmes qui demandent le renvoi des missionnaires étrangers.

On a distribué aux fidèles et aux prêtres chinois des tracts, dont voici la substance :

« L'Eglise de Chine a jusqu'ici trop vécu en dehors du peuple. Elle s'est laissé imprégner d'esprit impérialiste. La Chine, qui voit sa libération prochaine ne peut tolérer une Eglise impérialiste. Il faut changer d'attitude, se rapprocher du peuple, participer au relèvement national, tendre la main au communisme. Jusqu'ici les missionnaires étrangers nous ont aidés, ils ont même été nécessaires, mais maintenant que la hiérarchie chinoise est établie, maintenant que l'Eglise de Chine est apte à se gouverner elle-même, nous demandons aux missionnaires étrangers de quitter la Chine. »

Aussi, les communistes chinois accordent-ils volontiers à ceux qui en font la demande, des passeports pour s'en retourner en Europe. C'est même le seul cas où on les voit sourire aux étrangers.

Mais à ce premier point : scission entre l'Eglise chinoise et les étrangers, s'en ajoute un second : scission entre les fidèles et leurs prêtres, même chinois. Pour atteindre ce second but, on critique le célibat ecclésiastique, comme contraire aux coutumes ancestrales, on crée de toutes pièces des scandales, pour déconsidérer le célibat, pour rendre le ministère des prêtres impossible dans les paroisses. Le clergé est attaqué dans des tracts et des brochures de propagande. En troisième lieu, le communisme vise à détacher les chrétiens de leur foi, en la présentant comme une « erreur », comme un préjugé vieilli.

Pour être « à la page », il faut être marxiste ! Pour un prix infirme, on peut se procurer toute une bibliothèque de livres qui en font la preuve ! Le communisme, c'est la justice sociale, c'est le paradis sur terre !

Nous parlions plus haut de « séminaire communiste » en Italie. Les communistes chinois ont aussi employé ce procédé. Ils ont créé des maisons de formation pour la jeunesse. Le « noviciat » n'y dure que deux mois. La doctrine marxiste y est enseignée à outrance. Mais ici on a copié d'une façon étrange l'une des méthodes du christianisme :

« De fréquentes confessions publiques — « *mea culpa* » — des fautes de la journée, doivent les amener (les jeunes) à se donner totalement à la nouvelle cause. »

Après le temps du noviciat, ils sont envoyés dans le sud, pour prendre part à la lutte qui s'y poursuit et y faire leur preuves. Enfin, leur probation achevée, ils s'engagent dans le parti au moyen d'une promesse faite devant les portraits de Staline et de Mao-Tsé-Toung.

Concluons avec l'Agence *Fides* :

« La grande majorité des chrétiens ne s'est pas encore laissé prendre à cette propagande insidieuse. Il y a des fidélités magnifiques et de véritables confesseurs de la foi. Mais la lutte s'annonce très dure. Ce qui reste au prêtre pour agir, c'est-à-dire soutenir ses fidèles, et gagner d'autres âmes au Christ, c'est le témoignage d'une présence dépouillée de tout privilège et de tout confort. C'est une vie de dépouillement et de pauvreté. C'est une amitié fraternelle s'adressant à tous sans exception. »

Voilà des remèdes qui sont excellents sous toutes les latitudes et dans tous les temps !

VII

Puisque nous sommes en Chine, nous allons y rester un instant, pour parcourir, à la suite du R. P. André Rétif, S. J., les *Lettres édifiantes et curieuses*, publiées par les missionnaires, au XVIII^e^ siècle. (*Nouvelle Revue Missionnaire*, fasc. 3, 1948).

Il n'y avait pas que des jésuites français, en Chine, à cette époque. Mais l'auteur a limité son étude à ceux-là. Il entend rectifier les assertions de M. Pinot, dans son livre : *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France* (1932), en ce que ce livre exagère les intentions utilitaires des fameuses *Lettres édifiantes et curieuses*. D'après M. Pinot, les jésuites chinois auraient eu pour but principal de se laver des accusations d'idolâtrie portées contre eux, dans la question si débattue des « rites chinois », de défendre leur position et de faire l'apologie de leurs pratiques si discutées.

En réalité, si les auteurs des *Lettres* parlent, de temps à autre, de ces problèmes, ils ne le font qu'en passant, sous forme indirecte, et pour ainsi dire sans en avoir l'air. Le P. Rétif estime qu'il faut se garder aussi bien de la défiance de M. Pinot que de l'enthousiasme d'un Chateaubriand, envers les auteurs des *Lettres édifiantes*.

Le P. Rétif a lu avec attention ces Lettres. Il y constate le caractère « singulièrement moderne » des méthodes d'apostolat de ces missionnaires. Ils se servent du livre, des bibliothèques, des catéchismes, de traductions de toute sorte. On pousse à l'instruction chrétienne et même à l'instruction tout court. Il y est très souvent question des *Exercices spirituels*. On fait donc, comme nous dirions, du « travail en profondeur » :

« Il s'agit de retraites fermées de huit jours, avec tout l'accessoire des méditations, des réglements, des pénitences... Il faut lire la description de ces heures de grâce, les merveilleux fruits qu'elles procurent, l'avidité de nouvelles retraites, au prix même de sacrifices pécuniaires pour les plus humbles. »

Les missionnaires se servent aussi beaucoup des splendeurs de la liturgie.

« J'ai toujours cru, écrit le P. de Prémare, que les Chinois, du génie que je les connaissais, seraient charmés des cérémonies de l'Eglise, si nous pouvions les faire avec un peu plus d'éclat. »

De fait, les *Lettres* décrivent, en grand détail, des cérémonies avec diacre et sous-diacre, commentées en chinois, avec les actes de la communion lus en chinois, avec un succès énorme « quoique la langue chinoise ne soit pas féconde en affections du cœur ».

L'*action catholique*, sur laquelle nous fondons tant d'espoir, est représentée alors, en Chine, par de nombreuses « congrégations » ou « confréries », qui sont très prospères : congrégation de la Passion du Sauveur, des Saintes Anges, de S. Ignace, de

S. François-Xavier, etc. Un exemple frappant va nous dire l'utilité et le fonctionnement d'une de ces congrégations. Il s'agit de la confrérie du Saint-Sacrement, à Pékin, en 1706. Elle compte alors 26 membres. Ils sont divisés en quatre sections : la première instruit et guide les fidèles adultes, la seconde veille sur les enfants, la troisième se charge des malades et des mourants, la quatrième enfin reçoit, sous le patronage de S. François-Xavier, une formation spécialisée, car elle est chargée de la conversion des infidèles. Il ne s'agit donc, à aucun degré, de confréries purement honorifiques ou adonnées à des actes de piété individuelle, mais tous les membres font de l'action catholique à plein rendement. Il y a des élections, des assemblées, une salle de conférences, avec bibliothèque, des soupes populaires servies par les membres de la confrérie. Ailleurs on rencontre, dans nos *Lettres édifiantes*, des ouvriers apôtres, des paysans apôtres, des médecins apôtres, des soldats apôtres. Les missionnaires, sans se montrer exclusifs, aiment à approcher ou, comme on dit aujourd'hui, à « contacter » les « *élites* ». On parle de contacts avec des lettrés, des licenciés, des princes, des bonzes. Et des conversions s'opèrent dans ces milieux-là.

Certains ont cru, de nos jours, que l'idée d'un clergé indigène était une invention récente. Il n'en est rien. Aux XVIe et XVIIe siècles, les prêtres indigènes restent rares, parce que c'est le début des grandes missions. Mais au XVIIIe, ils sont relativement nombreux. Sur une liste de 500 jésuites donnée par le P. Pfister, 70 sont chinois, dont 48 prêtres. Ces prêtres indigènes, selon les *Lettres*, rendent des services inappréciables, surtout en temps de persécution, et ils se montrent d'une fidélité à toute épreuve.

« Pour parer aux inconvénients qu'entraînent ces sortes de reconnaissance (celle des missionnaires par les païens), précise un Père en 1754, on fait autant qu'on peut des prêtres du pays. Les missionnaires les élèvent dès leur âge le plus tendre, leur apprennent la langue latine et les instruisent peu à peu dans le ministère. Quand ils ont atteint un certain âge, on en fait des catéchistes, qu'on éprouve jusqu'à quarante ans, temps auquel on les ordonne prêtres. »

On signale un séminaire tenu par les prêtres des Missions Etrangères, dans la capitale du Siam. On y envoie les enfants chinois, pour y faire leurs études ecclésiastiques.

« Ces prêtres de la nation, n'étant point connus pour tels, peuvent faire beaucoup plus de fruits que les Européens. »

Certaines lettres font de ces prêtres chinois un éloge remarquable. On trouve cependant, sur ce point précis, un témoignage discordant, mais il s'agit d'une période de persécution où les missions étaient en plein désarroi.

Les *Lettres édifiantes* permettent de se documenter sur la valeur technique des missionnaires. Ceux-ci attachent une importance « on peut dire unique » à la parfaite possession de la langue chinoise. Leur premier souci, en arrivant en Chine est de consacrer plusieurs mois et même plusieurs années à l'étude acharnée de la langue.

« Pour ce qui est de la langue du pays, écrit le P. de Chavagnac, je puis vous assurer qu'il n'y a que pour Dieu qu'on puisse se donner la peine de l'apprendre. Voici cinq grands mois que j'emploie huit heures par jour à écrire des dictionnaires. Ce travail m'a mis en état d'apprendre enfin à lire, et il y a quinze jours que j'ai ici un lettré, avec qui je passe trois heures le matin et trois heures le soir à examiner les caractères chinois et à épeler comme les enfants. »

En commençant à parler et prêcher en chinois, on continue à se perfectionner. Aussi, les missionnaires arrivent-ils à faire l'admiration des lettrés du pays. Ils sont maîtres de la langue chinoise et même parfois de la langue tartare et de la langue mandchoue. Dans les éloges funèbres des missionnaires, on n'oublie jamais de signaler le degré de perfection auquel ils sont parvenus dans la langue chinoise. Bien plus, les missionnaires s'attachent à se faire, pour ainsi dire, Chinois de la tête aux pieds. L'*adaptation* au milieu leur paraît indispensable. Il n'est qu'un point où ils gardent leurs préférences, c'est en matière d'art, surtout d'architecture. En somme, la valeur technique des missionnaires apparaît hors de pair.

Leur valeur humaine n'est pas moins évidente si l'on songe à tous les travaux scientifiques de grand prix qui leur sont dus et dont parlent les *Lettres :* le plan de Nagasaki — la découverte du quinquina — la cartographie de Formose — des études sur les Juifs, les Musulmans, la porcelaine, les meubles, les tentures, la physique, l'astronomie, etc. [7]. Certaines des relations faisant partie des *Lettres édifiantes et curieuses* étaient adressées à l'Académie des Sciences, dont les Pères étaient les correspondants attitrés. D'autres avaient pour destinataires des savants illustres tels que Leibnitz, de Mairan, Laplace et Fourmont. Plusieurs de ces missionnaires furent considérés alors comme de vrais savants : ainsi les Pères Gerbillon, Parenin, Gaubil, Amiot; ils étaient sans cesse à l'affût des choses qui peuvent intéresser la science. Avec cela, ils ont grand souci de l'élégance du style. On trouve dans les lettres de vrais morceaux d'anthologie. Mais plus encore que leur valeur humaine et, si l'on peut dire, profane, ce qui nous intéresse surtout, c'est leur valeur religieuse et aussi leur valeur théologique. Il est vrai que, pour ce qui est de la sainteté, nous nous heurtons au *sacramentum regis :*

« La qualité des âmes est le secret de Dieu et nous avons trop peu de témoignages et de documents pour hasarder un jugement autorisé. Nous n'avons pu en particulier consulter leurs ouvrages théologiques. Ce n'est pas dans des lettres qu'ils savaient destinées au public que nos missionnaires ont dû couler le meilleur et le plus précis de leurs opinions. »

A en juger cependant par leurs lettres, ces missionnaires semblent avoir été dans leur ensemble, de bons religieux, des apôtres consciencieux. Ils ont donné leur mesure par leur courage dans les persécutions. Les épreuves, la souffrance, le témoignage du sang versé ne sont-ils pas les signes les plus valables de la ferveur religieuse profonde ? Nous avons de nombreuses preuves d'autre part de leur zèle apostolique, du désir ardent qu'ils avaient de sauver les âmes, en les amenant à la vraie foi. Tous leurs

[7] On peut voir une indication détaillée des recherches et des travaux des plus célèbres d'entre eux, dans l'ouvrage du chan. P. Fournier : *Voyages et Découvertes scientifiques des Missionnaires naturalistes français à travers le monde* (XVe au XXe siècle), grand in-8 de 368 p., Paris, Lechevalier, 1932. (Cf. *Ami*, 1933, p. 102-107).

travaux, même les plus profanes en apparence, ne tendaient qu'à cela. On constate chez eux en outre une piété véritable, une dévotion chaude et vibrante. Leur humilité a des résonances qui ne trompent pas.

Citons un exemple de leurs sentiments, au plus fort du danger. Au milieu d'une tempête, voici ce que pensait l'un d'eux :

« Je crois, écrit-il, que j'eusse consenti volontiers à faire naufrage, si j'avais pu, comme Jonas, délivrer à mes riques, tous ceux qui étaient sur le vaisseau. Ma douleur et ma crainte étaient que Dieu ne sauvât pas tant de gens qui avaient paru l'invoquer avec beaucoup de foi. »

N'insistons pas sur leur valeur théologique. Cependant voici un passage du P. de Chavagnac, indiquant avec quel soin ils formaient les chrétiens les plus instruits :

« Je me suis attaché, dit-il, principalement à leur expliquer les rapports que Jésus-Christ a avec nous, le fond du mystère de l'Incarnation et les conséquences que nous devons en tirer. Depuis quelque temps, je leur ai fait six entretiens sur ce Mystère, et chaque entretien durait au moins trois heures. »

Et il ajoute, pour indiquer les fruits de son enseignement, les constatations suivantes : il avait surpris entre de nouvelles chrétiennes des réflexions comme celles-ci :

« C'est quelque chose de grand que d'être chrétien. Des chrétiens qui se méprisent ont grand tort : leur estime doit aller jusqu'au respect. Un chrétien qui n'aime Dieu qu'à demi est un monstre. »

Avouons que si tous les enseignements de nos missionnaires étaient de cette qualité, ils étaient de tout premier ordre !

VIII

C'est une bonne fortune pour nous de pouvoir, grâce au recueil *Russie et Chrétienté*, dans le numéro cité plus haut, pénétrer dans les préoccupations théologiques des dignitaires de l'Eglise russe. Ce recueil nous donne en effet le sommaire de l'unique périodique spécifiquement religieux paraissant en U.R.S.S. Il s'agit de la *Revue du Patriarcat* de Moscou. Nous noterons deux sortes d'articles dans cette Revue.

En premier lieu, les articles proprement religieux. Voici par exemple le résumé du message de Noël 1947, du patriarche Alexis :

« La Nativité du Sauveur a uni le ciel à la terre ». Ayant adhéré de toute son âme au mystère de l'incarnation, le chrétien, « illuminé par sa foi joyeuse que rien ni personne ne peut lui ravir », doit apporter au Christ son amour, sa fidélité, sa prière et ses bonnes œuvres. Au rang de celles-ci, le chrétien russe doit mettre sa participation à l'œuvre de reconstruction de son pays, et ceci « revêtu de cette force supérieure d'enthousiasme qui a toujours été pour l'homme russe croyant la foi en la Justice de Dieu et en la force de cette Justice. »

Voici encore, au numéro de janvier 1948, cette allocution du métropolite Nicolas, dans l'église de l'Ascension du Philippovskijpéréoulok :

« Exposé de la grandeur du sacrement de l'eucharistie et de son rôle dans la vie chrétienne : nourriture, restaurant les forces de l'âme en route vers sa patrie céleste ; communion à la vie même de Dieu ; communion à tous les membres du Corps mystique. Accent mis sur le Mystère, le Miracle eucharistique, que la raison de l'homme ne peut comprendre, mais auquel la foi fait croire. L'orateur conclut en affirmant qu'il n'y a pas de plus grande joie pour les pasteurs que de voir leurs ouailles s'approcher du Calice du Seigneur. »

En de tels documents, nous nous sentons profondément unis aux croyants sincères de l'Eglise-sœur. Pourquoi faut-il qu'il y ait d'autres accents que ceux-là ? Pourquoi des attaques injustes, violentes, inadmissibles, antichrétiennes contre Rome et la papauté ? Que ces deux choses puissent se rencontrer ensemble . une foi chrétienne sincère et une dévotion véritable, d'une part, et un aveuglement aussi prodigieux d'autre part, c'est pour nous la plus douloureuse des constatations. Mais que reproche-t-on au catholicisme romain ? Nous l'avons dit déjà dans de précédentes causeries. Nous avons cité, en particulier, des critiques formulées par Mgr Hermogène, président de l'Académie ecclésiastique de Moscou, et à ce titre le théologien le plus en vue de l'Eglise russe.

Dans le numéro d'avril 1948 de la Revue en question, il traite du sujet suivant : *La papauté et l'Eglise orthodoxe*. Voici des passages significatifs de cette étude :

« Développant, en s'adaptant aux besoins religieux pratiques des fidèles, la doctrine sur l'Eglise société visible bien définie, le christianisme occidental a pris très tôt l'habitude de se servir ici de l'idée du Royaume de Dieu, idée qu'il identifie ensuite avec l'Eglise. La figure du Royaume de Dieu élaborée sous l'influence de l'idée de l'empire romain universel, tracée pour la première fois dans toute son ampleur d'une manière idéale par le bienheureux Augustin dans son célèbre ouvrage de la *Cité de Dieu*, demeura ensuite à jamais l'apanage de la vision religieuse occidentale du monde et, avec le temps, reçut de plus en plus les traits d'un état théocratique, de la monarchie papale mondiale. L'organisation monarchique considérée comme la plus parfaite, et la nécessité d'un chef unique furent transposées de la société à l'Eglise, dont on commença à concevoir l'Unité dans le sens d'une unité d'Etat. Pour appuyer l'unité de l'Eglise, le besoin naquit d'un représentant et d'un administrateur visible unique. C'est ainsi que naquit la théorie de la primauté dans l'Eglise de l'évêque de Rome et la primauté papale figure dans l'énoncé même de la définition de l'Eglise, dans le catéchisme romain. »

On voit à quoi tend un exposé aussi fallacieux de l'évolution historique : à démontrer que « le système papal de gouvernement de l'Eglise est d'origine purement humaine et non point divine. »

Après avoir affirmé formellement cette conclusion qui fait bon marché de preuves strictement théologiques de la primauté romaine, l'auteur passe au ton le plus injurieux, car il ajoute que cette origine « purement humaine » de la primauté est prouvée par le fait que

« les papes se mirent à briguer le pouvoir en obéissant aux instincts les plus vils de la nature humaine : ambition, passion du pouvoir, cupidité. »

A l'appui de ces assertions, Mgr Hermogène cite quelques papes, parmi ceux que nous-mêmes nous estimons « indignes ». Puis, sans se donner la peine d'analyser le dogme de l'infaillibilité papale, défini au concile du Vatican, il déclare que ce dogme est en contradiction avec les décisions des VI[e] et VII[e] Conciles œcuméniques.

Enfin, la politique des papes contemporains n'apparaît à Mgr Hermogène que comme un amas d'intrigues coupables. Il conclut par ces mots : *Ex Oriente lux !*

Dans le même numéro, E. H., qui n'est peut-être encore que Mgr Hermogène, entend réfuter l'ouvrage cité plus haut de Vladimir Soloviev : *La Russie et l'Eglise universelle*. L'auteur en veut à Soloviev d'avoir montré la primauté romaine. Et voici les principales accusations qu'il porte contre l'Eglise romaine :

« 1. — Dans l'Eglise catholique, romaine, s'est affirmée la doctrine suivant laquelle la base de la conservation dans l'Eglise de la vérité du Christ est non pas la correspondance morale de l'homme à la vérité (c'est-à-dire) la sainteté de l'Eglise, mais *uniquement* — (soulignons ce mot, qui est inadmissible à nos yeux) — le pouvoir suprême du pape, pouvoir à travers lequel le Saint-Esprit agit d'une façon *mécanique* (c'est encore nous qui soulignons), indépendamment de l'état moral du pape.

2. — L'Eglise romaine a corrompu la foi en l'Incarnation. Comment cela ? Elle croit dans le Christ, mais, voilant sa divine Face par la figure de son omnipotent Vicaire sur la terre, le pape, elle prive cette foi de sa force salvifique. Le pape est toujours l'intermédiaire entre le Christ et l'Eglise : l'Eglise croit par sa foi (du pape ?), vit et agit de la grâce issue de lui (*sic*).

3. — Bien qu'elle conserve la continuité de l'ordination apostolique, l'Eglise catholique a enfreint la Tradition universelle dans son enseignement, sa discipline et sa pratique ecclésiastique. »

Cette accusation est la plus grave de toutes et l'auteur y insiste. Il reproche à l'Eglise romaine :

a) l'apparition de « l'absolutisme ecclésiastique », avec Nicolas Ier, dans la seconde moitié du IXe siècle;

b) le *Filioque* ;

c) l'usage du pain azyme, pour les hosties ;

d) le baptême par infusion ;

e) la communion des fidèles sous les seules espèces du Pain ;

e) la doctrine du purgatoire de la satisfaction et des indulgences ;

f) le dogme de l' « impeccabilité » du pape.

Les élèves en théologie les moins avancés savent à quel point toutes ces accusations sont futiles et comment la dernière, notamment, est pure et simple calomnie et absurdité.

Au numéro de juillet, le professeur S. Troitsky prétend démontrer que « l'autocéphalie » ne nuit en rien à l'unité, dans l'Eglise orthodoxe.

« L'Eglise orthodoxe, écrit-il, est divisée en plusieurs Eglises indépendantes, dites autocéphales. Cette structure fait communément l'objet d'attaques de la part des polémistes catholiques, qui voient dans l'existence de plusieurs Eglises indépendantes une violation du principe de l'unité de l'Eglise. »

Voilà la question nettement posée. Et l'auteur ne craint pas de répondre que

« c'est précisément l'existence de plusieurs Eglises orthodoxes autocéphales qui démontre que l'Eglise orthodoxe possède l'unité véritable, propre à l'Eglise seule. »

Et voici le raisonnement : l'unité, dans l'Eglise orthodoxe ne s'appuie sur aucune autorité visible, puisque les Eglises sont indépendantes, étant autocéphales. Leur unité vient donc uniquement de leur adhésion au centre invisible, le Christ. Dans l'Eglise romaine, au contraire, il y a deux centres : un centre terrestre, étatique, inventé par l'Eglise romaine, et un centre céleste, qui est la source de la sanctification de l'Eglise.

Logiquement, l'auteur devrait conclure que plus il y a d'Eglises autocéphales, plus leur unité purement spirituelle est conforme à la volonté du Christ. Mais il ne veut pas de cette conclusion qui lui semble dangereuse et il établit les conditions qui fondent, selon lui, le droit à l'autocéphalie. Ce droit n'est fondé que par la volonté des apôtres, ou d'un concile œcuménique, ou enfin par une décision de l'épicopat de l'Eglise-autocéphale-mère, à l'exclusion d'une décision du pouvoir civil, ou d'une partie de l'épiscopat d'une Eglise autocéphale.

Un point intéressant pour nous est aussi de savoir la position prise par l'Eglise russe vis-à-vis du régime communiste.

Sur ce point, peu de renseignements ici. Cependant, au numéro de janvier 1948, Mgr Luc, archevêque de Crimée et de Simféropol intitule un article « *Le Seigneur nous a appelés à la paix* » (I Cor., VII, 15), et il y accuse les U. S. A. et un peu la Grande-Bretagne de préparer la guerre contre l'U.R.S.S., par crainte du communisme. Il accuse aussi le clergé catholique de prendre fait et cause pour les fauteurs de guerre et pour le fascisme. Il proclame ensuite sa foi dans le triomphe final du communisme, qu'il dit ne pas identifier à la démocratie, mais dont il affirme qu'il « comprend la démocratie en la dépassant. » Parlant enfin de la position de l'Eglise patriarcale à l'égard du Gouvernement soviétique, il s'exprime ainsi :

« Nous n'avons aucune raison d'être hostiles au Gouvernement, car celui-ci a donné à l'Eglise une entière liberté et s'abstient de toute immixtion dans ses affaires intérieures. *Nous sommes, évidemment, totalement étrangers au matérialisme* qui constitue la base idéologique du communisme, mais cela ne nous empêche pas de voir tout ce que notre nouveau régime nous a donné de bon, d'entièrement pénétré d'une grande justice sociale, et de saluer ce régime avec un cœur pur [8]. »

Il s'agit en somme d'un ralliement total au régime, sans acceptation de l'idéologie marxiste.

On ne saurait que souhaiter que le régime mérite pleinement l'éloge qui en est fait ici. Mais le respect de la personne humaine, de ses droits et de ses intérêts élémentaires y est-il pratiqué comme il se devrait ?...

Nous sommes un peu étonnés aussi de la vénération — nous ne voyons pas d'autre mot convenable — témoignée en Russie, par des dignitaires de l'Eglise à des hommes dont le moins que l'on puisse dire c'est qu'ils ont été les persécuteurs acharnés de l'idée chrétienne, tels que Lénine.

La *Revue du Patriarcat* (février 1949) raconte une visite faite au patriarche Alexis par une délégation de l'Eglise orthodoxe albanaise. Cette délégation fut reçue par les autorités civiles (10-24 janvier 1948) à Moscou, Leningrad et Kiev.

A une question posée aux délégués sur les motifs qui incitèrent l'Eglise d'Albanie à s'adresser à l'Eglise de Russie, l'archimandrite Paschkho Voditza, chef de la délégation, donna les trois raisons suivantes :

« 1. — Toutes les autres Eglises chrétiennes, et, le Vatican en tout premier lieu, voulaient absorber l'Eglise d'Albanie, *et, finalement, la détruire* (c'est nous qui soulignons cette assertion invraisemblable !). L'Eglise russe, au contraire, qui est la plus forte de toutes les Eglises orthodoxes, se trouve être un grand défenseur.

[8] C'est nous qui soulignons la phrase sur le rejet du matérialisme.

2. — L'Eglise orthodoxe russe est une Eglise nationale et patriotique. Le peuple albanais, libéré, avançant rapidement dans la voie du Progrès, veut lui aussi que son Eglise orthodoxe soit nationale et patriotique. Sous ce rapport, l'expérience de l'Eglise russe nous est une très précieuse leçon.

3. — Dans la lutte commune contre le fascisme, le peuple albanais s'est rapproché du peuple russe, il veut que les relations des Eglises des deux peuples soient, elles aussi, des plus étroites. »

Comme d'autre part, on demandait à l'archiprêtre Dimitri Kokonesch, ses impressions de voyage, il répondit, entre autres choses :

« Nous nous sommes rendus au mausolée de Lénine : bien qu'il y eût une longue file d'attente, on nous laissa passer. Nous avons beaucoup entendu parler de Lénine et nous avons lu aussi beaucoup de choses sur lui, *lui qui a créé la forme du gouvernement qui est l'unique voie vers la libération de l'humanité* (c'est encore nous qui soulignons). Aussi la possibilité de voir le corps de Lénine nous a donné une grande satisfaction. Le fait que Lénine soit né en Russie confirme cette antique vérité que « la lumière vient d'Orient ». Nous sommes fiers d'avoir été à Moscou et d'avoir vu Lénine. »

En vérité, il s'agirait d'un pieux pèlerinage au tombeau d'un grand saint et d'un illustre bienfaiteur de l'humanité que l'on ne parlerait pas autrement. Et il y a lieu de penser que le fait de rapporter ces réflexions dans la *Revue du Patriarcat* constitue, de la part des autorités de l'Eglise russe, une approbation au moins implicite de leur contenu.

IX

Ce qui nous donne les doutes les plus fondés, au sujet du bonheur, de la justice, de l'harmonie parfaite qui règne au pays libéré par Lénine, le grand et unique libérateur de l'humanité, c'est toujours ce fameux *rideau de fer* dont s'entoure le paradis soviétique. Un article non-signé, mais que l'on nous dit émaner d'un auteur appartenant à l'un des pays asservis par l'Union soviétique et qui a réussi à s'enfuir, a été publié par la *Revue de Paris* (septembre 1949), sous le titre *Entre les rideaux de fer*. « Il n'existe pas un, mais deux rideaux de fer ». Le plus proche de nous sépare les pays sous contrôle soviétique du reste de l'Europe. Le plus oriental sépare la Russie elle-même des pays soviétisés.

Ce second rideau est beaucoup plus fermé que le précédent. Il est, nous dit-on, « de fer, d'acier et de ciment armé » :

« Un immense réseau de fil de fer barbelé court de la mer Noire jusqu'à Petsamo (au nord) ; des fortins le jalonnent et un glacis de 800 mètres de large longe cette ligne ; on tire sur tous ceux qui essaient de la franchir clandestinement. Il faut avoir bien de la chance pour échapper à cet assassinat organisé. L'oiseau et l'avion volant à haute altitude peuvent seuls franchir à leur gré cette terrible barrière. Un silence absolu l'enveloppe sur toute sa longueur. »

En fait, la séparation entre le monde soviétique et le reste du monde est si rigoureuse que l'on dirait qu'il y a là-bas une autre humanité, habitant une autre planète !

Entre les deux rideaux de fer, on compte onze capitales absorbées par la puissance soviétique : Reval, Riga, Kowno, Varsovie, Prague, Budapest, Bucarest, Sofia, auxquelles on devait joindre naguère Belgrade, et Berlin et Vienne, coupées en deux.

Ce qu'est l'action de la Russie, dans les divers pays satellites, il est aisé de le deviner. La Russie a d'abord poursuivi partout ce qu'on appelle avec euphémisme « la mise au pas ». Cette opération avait primitivement été envisagée comme devant s'étendre sur une longue période. On comptait sur l'action lente et sûre d'un régime scolaire rigide et exclusif. On voulait former les différentes jeunesses, selon les principes de l'idéologie marxiste pure. Mais l'évolution de la guerre froide a obligé la Russie à précipiter le mouvement, depuis le milieu de l'année 1947. Sans doute, les divers pays ne marchent pas tous du même pas. Mais, depuis l'été de 1948, on remarque deux mouvements qui se sont produits simultanément en Pologne, Roumanie, Bulgarie, Hongrie et Tchécoslovaquie. En premier lieu la « kholkhosisation », en second lieu la lutte ouverte et implacable contre toutes les Eglises autres que l'Eglise orthodoxe, et surtout contre l'Eglise catholique. Le Politburo veut en finir au plus vite avec toutes les résistances ne fussent-elles que morales.

Si l'on considère les « progrès » accomplis par la bolchévisation, dans les divers pays, on arrive au classement suivant : la Roumanie, après la Russie, est le pays le plus complètement domestiqué, grâce à l'épuration de la classe moyenne, des intellectuels non-communistes, des paysans aisés. Ce fut la Bulgarie qui fut soumise aux répressions les plus cruelles et les plus sanglantes. On y a assassiné des dizaines de milliers de personnes.

« Et le massacre n'a pas encore pris fin, soit qu'on le pratique d'après les méthodes classiques et rapides, soit qu'on recourt aux camps de concentration, qui sont des camps de la mort lente (au même titre que les chantiers « réservés » aux malheureux condamnés aux travaux forcés). »

La situation est un peu moins tragique en Pologne et Hongrie. En Pologne, il subsiste un maquis très redouté des exécuteurs bolchéviques. En Tchécoslovaquie, la « mise au pas » n'a commencé qu'après la révolution de février 1948, mais depuis lors elle marche bon train.

Dans le domaine politique, la Russie a dicté à ses satellites toute une série de traités d'assistance mutuelle, qui les lient entre eux et les rattachent à la Russie. Ces traités étaient strictement imposés par la Russie et la liberté de les conclure était quasi-nulle chez les intéressés. Ils sont au nombre de vingt-trois.

Dans ces conquêtes de la Russie, cependant, deux points noirs : le premier et non le moins cuisant est la rébellion de la Yougoslavie. On avait tellement compté sur Tito que l'on n'avait pas pris envers lui les mêmes précautions qu'avec les autres pays. Il avait établi chez lui le communisme, il avait supprimé brutalement toutes les oppositions, religieuses ou autres. Mais on avait trop compté sur sa docilité. De là de graves mécomptes, une désertion dangereuse, un exemple néfaste !

Le second, c'est la réaction bien lente, à la vérité, mais finalement grandissante et redoutable des pays occidentaux. Si le pacte Atlantique a été signé, si l'Europe cherche à s'organiser, si les gouvernements d'occident cherchent à refouler de leur sein le communisme, c'est la Russie qui en est cause par la façon sommaire dont elle a voulu asservir les nations que les traités de Yalta et de Potsdam avaient

désignées comme appartenant à son secteur d'influence.

Et voici la conclusion de l'article que nous venons de résumer :

« Pour moi, j'ai la conviction qu'aujourd'hui les Soviets ne peuvent plus reculer, pas plus que n'ont pu le faire Mussolini et Hitler. Ils iront jusqu'au bout et risqueront de voir anéantir toute leur atroce construction : ils le risqueront parce qu'à leurs yeux il y a plus de chance encore pour que des ruines du monde entier naisse l'univers nouveau, l'univers misérable qu'ils attendent, l'univers totalement bolchévique. »

Nous laissons naturellement à l'auteur l'entière responsabilité de ce pessimisme.

X

Si nous ne croyons pas à l'existence d'un paradis soviétique, pour cette raison tout au moins que si le paradis existait, les « libérateurs » à la façon du grand Lénine n'auraient pas la cruauté de le fermer au reste du monde, au moyen d'un rideau de fer aussi farouche que celui qu'ils ont établi, nous n'avons pas la prétention de dire ni de croire que tout est pour le mieux dans le camp adverse. « La perfection n'est pas de ce monde », dit le proverbe. L'Europe s'organise lentement et laborieusement. L'Amérique lui vient en aide au moyen du fameux plan Marshall. Il a semblé intéressant à l'un des rédacteurs de la Revue publiée par l'administration de ce plan, sous le titre *L'Aide américaine à la France*, de nous dire, en son numéro de juillet 1949, ce que pense l'Américain moyen du plan.

Le rédacteur de l'article est M. Maurice Ferro, correspondant à Washingon du journal français « *Le Monde* ».

« L'Américain moyen, écrit-il, a le cœur et l'esprit placés tout près du portefeuille. Ainsi s'expliquent ses réactions au plan Marshall. »

Au début, il n'en pensait pas grand chose. Cela se passait au-dessus de sa tête. Mais, comme il lit son journal, il a fini par comprendre qu'il s'agissait de la « reconstruction européenne ». On lui a dit en substance que l'Europe ruinée par deux guerres ressemblait à un malade qui a besoin d'une transfusion du sang. Sans quoi elle serait menacée 1° par la misère ; 2° par le communisme. L'Américain possède un « instinct missionnaire » ; il comprend qu'on doit venir en aide aux malheureux. Il comprend mieux encore qu'il faut barrer la route au bolchévisme.

« Il souscrivit donc au plan Marshall avec autant de spontanéité sentimentale que de jugement réfléchi, tout en se réservant un droit de critique et même de récrimination. »

Il sait fort bien que l'E.R.P — abréviation qui signifie *Programme de Relèvement européen* — lui coûte cher, environ quatre milliards et demi de dollars, valant plus de quinze cents milliards de francs français, par an. Il escomptait, après la guerre une diminution des impôts. Cette diminution ne s'est pas produite ou si peu ! Et c'est, pour une grande part, le plan Marshall qui en est cause. Il l'accepte donc, mais il garde au fond de lui-même un doute, une crainte, un soupçon. L'Europe comprendra-t-elle ? Sera-t-elle capable de s'organiser ? Pourquoi ces nationalismes qui maintiennent entre les peuples des cloisons étanches ?

« On ne conçoit pas, par exemple, que pour aller de Paris à Amsterdam, il faille passer par trois douanes, changer trois fois de monnaies et montrer un passeport à trois polices différentes. Le monsieur qui fait librement les cinq milles kilomètres séparant New-York de San-Francisco s'insurge contre les barrières hérissant des parcours de quelques centaines de kilomètres à peine. A la mosaïque périmée de la carte d'Europe doit, dans son esprit, succéder un continent tissé de nations unies en une vaste fédération communautaire. »

On sait que cet idéal d'une Europe fédérative, constituant les Etats-Unis d'Europe, est en voie de formation, et que s'est tenu à Strasbourg la première session d'un « Parlement européen ». L'idée est en marche.

Sur ce premier point, l'Américain moyen a donc satisfaction. Mais il est autre chose qu'il ne peut admettre et qui entasse dans son cœur des sédiments d'amertume et de rancune : ce sont les attaques constantes des organes communistes, les accusations mensongères lancées contre l'Amérique, la violence d'une propagande anti - américaine fondée sur les assertions les moins vraisemblables. Le communisme, en agissant ainsi, ne sait pas le tort qu'il se fait à lui-même. L'Américain est tenace. Il trouve lourd le poids du plan Marshall, il s'indigne de l'ingratitude qu'il rencontre et de la malveillance qu'on lui montre. Mais de même que nous lisions tout à l'heure ce qui nous était dit au sujet du bolchévisme, à savoir qu'il « irait jusqu'au bout », il est curieux de retrouver la même expression, dans l'article que nous analysons sur l'Américain moyen :

« Il ira pourtant, nous dit-on, jusqu'au bout. Il a décidé que l'Europe sera « *self-supporting* », se suffisant à elle-même, et échappera à l'emprise communiste. Rien ne saurait le faire changer d'idée... Le plan Marshall est entré dans sa vie : il l'exécutera, parce qu'il répond à son instinct généreux autant qu'à son besoin d'exercice des responsabilités attaché au concept de « leadership » — direction — qui gouverne la position des Etats-Unis dans le monde. »

Il faut croire que ce thème est un de ceux qui préoccupent les Américains, car, au numéro d'août de la même Revue, M. Henri Pierre, dans un article intitulé *A la découverte de l'Amérique progressiste*, nous rapporte les conversations qu'il a eues, dans la région superindustrielle des environs de Pittsbourg, avec des ouvriers et des dirigeants syndicalistes américains.

« Et tous, écrit-il, m'interrogent : « Et en France ? Les communistes sont-ils vraiment si forts ? Que représente Force Ouvrière ? »

L'auteur essaie de répondre à leurs questions, puis à son tour il leur dit :

« Et le plan Marshall, qu'en pensez-vous ? »

« Il y a ceux, dit-il, qui n'en pensent rien. D'autres m'ont dit que le premier devoir du syndicalisme était d'aider des camarades en difficulté et m'ont cité le nombre de colis envoyés par le syndicat. Pour la grande majorité, le plan Marshall a été une occasion de manifester leur générosité naturelle, avec le sens d'une certaine mission. »

Assurément, le syndicalisme américain sait que le plan Marshall est un fardeau, mais ce fardeau n'apparaît pas distinctement sur sa feuille d'impôts, et le sentiment de la solidarité ouvrière fait accepter

à tous le principe d'une aide à l'Europe. Seulement, là aussi, il y a un désappointement. Les ouvriers ont vu, dans leurs journaux, des photos indiquant des cortèges communistes, en Italie ou en France, avec des pancartes portant ces mots : *A bas le plan Marshall !* Ils en ont été décontenancés. Ils ne s'expliquent pas cette opposition systématique, cette hostilité hérissée et gratuite ! Finalement, la réaction la plus commune chez les ouvriers américains pourrait se traduire à peu près ainsi :

« Ce que nous, syndiqués, désirons essentiellement, c'est de renforcer en Europe la gauche libérale et anticommuniste. Nous voulons donner une vigueur nouvelle à cette troisième force dont l'idéologie est voisine de la nôtre... »

Donc, pas de réaction, pas d'abandon devant le « Big Business » ou gros capitalisme, mais pas de faiblesse en face de l'ennemi de toutes les libertés : le communisme.

XI

A la suite de notre court exposé concernant le projet de *Calendrier universel*, nous avons reçu divers documents du plus haut intérêt sur cette question. C'est d'abord un ouvrage spécial intitulé *La Question de Pâques et du calendrier*, par l'abbé Chauve-Bertrand, avec préface du Rme Dom F. Cabrol [9].

Après des indications générales sur l'histoire du calendrier, chez les peuples du passé, on expose les divers systèmes mis en avant pour la création d'un calendrier universel immuable.

Le second document est un article extrait de la revue canadienne : *Culture*, en décembre 1947, et tiré à part. Il a pour auteur le Père C. M. Morin, O. F. M. et pour titre : « *L'année jubilaire 1950 sera-t-elle l'Ere d'un nouveau Calendrier civil et ecclésiastique ?* »

Cette réimpression est l'œuvre de l'Association du Calendrier universel, dont le Bureau international est à New-York, Cinquième avenue, n° 630.

Le R. P. Morin est professeur d'Histoire de l'Eglise à l'*Institut d'Histoire* de l'Université de Montréal. Il se prononce résolument en faveur de la réforme du Calendrier. Il croit pouvoir affirmer que l'Eglise catholique romaine est tout à fait favorable à cette réforme, et il pense que si les gouvernements des Nations Unies adoptent le nouveau Calendrier et s'adressent au Saint-Siège pour lui demander confirmation de la décision, aucune difficulté ne se produira.

« Le Saint-Siège, écrit-il, à moins d'imprévu, l'adoptera à son tour d'autant plus facilement qu'une enquête déjà faite auprès de l'épiscopat des principaux pays a révélé que « beaucoup d'évêques désiraient la célébration de Pâques fixée au même dimanche chaque année. »

Déjà, lorsque l'Eglise a décidé, contre les Quartodécimans, que Pâques serait toujours célébré un dimanche, elle n'a pas craint, pour des motifs graves, de s'écarter de la tradition juive. On ne voit pas en quoi elle excèderait ses pouvoirs, en abandonnant sa propre loi, sur un point, à savoir la dépendance de Pâques par rapport à la lune.

[9] Edité en 1936, par « Les Œuvres françaises », l'ouvrage (in-16 de 250 p.) est actuellement en vente à la librairie Vrin, 6, place de la Sorbonne, Paris, au prix de 150 fr.

Concluons avec le R. P. Morin :

« Aussi, le « Calendrier universel » compte-t-il beaucoup d'adeptes parmi le clergé de l'Eglise catholique romaine. Nul doute qu'il en comptera encore davantage au fur et à mesure qu'il sera mieux connu. Je ne puis donc mieux terminer cette étude qu'en souhaitant que l'année jubilaire 1950 devienne l'ère de ce calendrier mondial, de ce calendrier qui peut contribuer non seulement à l'unité de computation, mais aussi à la paix des nations, à l'union des humains dans la justice et la charité. »

Utinam !...

Enfin, une note publiée par l' « Association universelle du Calendrier », nous apporte quelques informations utiles.

Le Panama a porté la question du calendrier universel devant les Nations Unies, dans le but de la faire examiner par son Assemblée de septembre 1949. L'Association estime que « le moment le plus propice à l'adoption du nouveau calendrier » serait celui qui coïnciderait avec la concordance de l'ancien et du nouveau calendrier. « Tel sera le cas, nous dit-on, le samedi 30 décembre 1950. A cette date, le calendrier universel serait appelé à remplacer le calendrier actuel. En faisant du lendemain 31 décembre un jour surnuméraire, on constatera que le Nouvel An 1951 débutera par un dimanche 1er janvier et qu'à son instar, chaque année suivante commencera également par un dimanche 1er janvier. » Admettons et attendons !

L. Cristiani.

LITURGIE

Q. — L'usage, que les jeunes prêtres nouvellement ordonnés bénissent, après leur première messe, les fidèles en leur imposant les deux mains, comme le font les prêtres à l'ordination, après l'imposition des mains de l'évêque, existait au diocèse de N. ; il tend à s'étendre aux diocèses voisins où cet usage était inconnu autrefois.

Cette façon de bénir les fidèles après une première messe est-elle liturgique et légitime ? Peut-on la continuer où elle existe, l'introduire où elle n'existe pas ?

R. — L'imposition des mains était considérée comme un rite religieux dès les temps les plus reculés. Jacob bénit de cette façon les enfants de Joseph (Gen., XLVIII, 13-14), Aaron, le peuple de Dieu (Lév., IX, 22). Dans l'Evangile, Notre-Seigneur est représenté imposant les mains aux enfants pour les bénir (Mat., XIX, 13, 15 ; Marc, X, 16) ou aux malades pour les guérir (Marc VI, 5 ; VIII, 23 ; Luc, IV, 40 ; XIII, 13 ; cf. Marc, XVI, 18). C'était le geste employé pour la bénédiction juive.

Dans les premiers temps du christianisme, il semble que, pour bénir, les évêques firent le même geste. Plus tard, l'usage s'établit de ne lever qu'une main. Chez les Latins, on bénissait de la main droite, avec le pouce, l'index et le médius développés, les autres doigts étant repliés. Chez les Grecs, l'index, le médius et l'auriculaire étaient ouverts, tandis que le pouce rejoignait l'annulaire. On traçait alors un signe de croix. L'aspersion d'eau bénite ne vint que beaucoup plus tard.

De nos jours — mise à part l'administration des sacrements — l'imposition des deux mains, comme geste de bénédiction, est très rare ; le Rituel ne la

mentionne qu'une fois, dans la bénédiction nuptiale donnée *extra missam*.

L'imposition des mains — encore toutes parfumées d'huile sainte — par les jeunes prêtres n'est pas antiliturgique, mais extraliturgique ; elle ne s'oppose pas aux prescriptions de l'Eglise concernant les bénédictions. C'est une coutume immémoriale dans certains diocèses ; elle y est légitime et peut y être conservée, car elle remplit les conditions exigées par le droit : être raisonnable et jouir d'une prescription ininterrompue de quarante ans. Là où elle n'existe pas, elle ne pourrait, à notre avis, être introduite qu'avec le consentement formel de l'évêque. Et elle ne saurait trouver place *au cours* d'une cérémonie liturgique, par ex. pendant la messe solennelle (à l'Offertoire) mais seulement en dehors de cette cérémonie, par ex. *après la messe* [1].

Q. — L'enfant de chœur peut tenir le plateau de communion, pourvu qu'il le fasse convenablement. S'il le fait, faut-il la nappe à la Sainte Table ?

S'il y a cette nappe ?... les fidèles doivent-ils la tenir étendue sous leur menton ?... alors que l'enfant tient le plateau ?

Dans telle paroisse, pas de plateau. — Dans telle autre, plateau tenu par l'enfant de chœur, et plus de nappe. — Dans telle autre, plateau tenu par l'enfant de chœur, nappe suspendue, mais aucun fidèle ne s'en sert. — Dans telle autre, plateau tenu par l'enfant de chœur, nappe que chaque fidèle étend sous son menton.

Façons de faire trop variées pour être toutes bonnes. Et il y a les sacristines, en plus, qui voudraient faire disparaître la nappe pour ne plus avoir à s'en occuper.

A quoi est-on *obligé* exactement ?

R. — 1o L'Instruction *Dominus Salvator noster*, du 26 mars 1929, ordonnant l'emploi du plateau de communion

a) n'a pas aboli l'usage de la nappe *(prœter linteum albi coloris... patina erit adhibenda)* prescrite par le Missel *(Rit. serv...*, tit. x, n. 6) et le Rituel (tit. IV, c. II, n. 1) ;

b) demande que les fidèles tiennent *eux-mêmes* le dit plateau sous leur menton : « *quæ* [patina] *ab ipsis fidelibus subter eorum mentum erit apponenda* ».

2o Toutefois, la S. C. des Sacrements (28 octobre 1930) a déclaré que le plateau peut être tenu par le servant de messe, « dummodo hic [acolythus] in usu patinæ *requisitam servet diligentiam, eamdem sursum ac deorsum non flectens, ne fragmenta disperdantur* ».

3o On le voit, plateau *et* nappe (étendue sur la table de communion et non pas seulement suspendue) sont *tous deux obligatoires :* ce n'est pas aux sacristines à en juger autrement. — Il est clair, toutefois, que la prescription romaine envisage des tables de communion ayant une largeur assez marquée ; dans la plupart de nos églises de France, cette « table » n'est, le plus souvent, qu'une balustrade bien peu épaisse.

4o Rien n'oblige cependant les fidèles à tenir eux-mêmes la nappe, lorsque le plateau est porté par le servant ; on peut s'en tenir à la coutume des lieux.

[1] Sait-on que les fidèles qui baisent dévotement la paume des mains des jeunes prêtres, soit le jour de leur ordination, soit le jour de leur première messe, peuvent gagner une indulgence de 100 jours ? *(S. Pénitencerie,* 29 décembre 1934).

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Abbé Saint-Martin. — **Enfants de Dieu.** *Initiation à la religion catholique.* — In-8 carré de 258 p. — Editions Xavier Mappus, Le Puy et Paris, 1949.

Au cours d'un ministère que devait interrompre une mort prématurée, l'abbé Saint-Martin, d'abord vicaire à Drancy, puis missionnaire diocésain de Paris, s'était trouvé en contact avec des personnes désireuses de revenir à Dieu, mais dépourvues de toute instruction religieuse. Il eut ainsi l'occasion de leur exposer l'essentiel du dogme et de la morale catholiques. Les leçons qu'il préparait soigneusement par écrit ont fini par constituer la matière d'un volume entier qui est livré aujourd'hui au public.

Il s'agit donc d'un catéchisme expliqué à l'usage des adultes. La doctrine, on le devine aisément, est en tous points conforme à l'enseignement de l'Eglise. Mais sa présentation revêt un caractère nouveau, dû au fait que l'auteur a voulu montrer en la religion non un ensemble de pratiques extérieures, mais surtout le résultat d'un amour réciproque entre Dieu et la créature. Le dogme devient par là la manifestation du Père qui donne la vie surnaturelle à ses enfants ; la morale devient l'attitude nécessaire du fils envers son Père et envers ses frères.

L'exposé est clair, sans longueurs, adapté aux préoccupations de l'âme moderne. Sa lecture rendra service aux adultes dont la situation est analogue à celle des auditeurs de M. l'abbé Saint-Martin.

Chan. Boyer. — 1. **Bible des tout-petits.** — In-12 250 f. — Paris, Lethielleux, 1949.

2. **Le Bon Jésus.** III. *Les Paraboles.* IV. *Sa Passion.* — Brochures in-16 de 32 p., chaque fasc. 70 f. ; les 4, cartonnés ensemble, 330 f. (réductions par quantités). — *Ibid.*, 1949.

1. — L'ouvrage est destiné à l'instruction et à la formation religieuses des enfants de 3 à 6 ans. Il est dédié aux mères et aux directrices de jardins d'enfants. Il utilise la technique du jeu (coloriage, découpage, chant, etc.) pour faire comprendre les principales vérités du christianisme à travers des faits de l'Ancien et du Nouveau Testament et pour amener les enfants à produire les actes des vertus théologales déposées en eux par le baptême. Pour la mise en œuvre de ce catéchisme, il sera bon de se procurer le matériel simple, mais bien adapté, préparé à cet effet (Paris, Lethielleux : demander catalogue et prix). Le chan. B. est directeur du centre national catéchistique. Ce travail en est à sa 3e édition. Le volume n'est pas relié ; il se compose de 28 feuillets séparés (2 à 8 p. chacun), ce qui en permet une utilisation plus aisée.

2. — Voici la fin d'une série de 4 fascicules (cf. *Ami,* 1947, p. 79 des couv.) où se trouve résumée, à l'usage des tout-petits, toute l'histoire du Christ. L'image en couleurs est soulignée d'un texte bref qui l'explique; les caractères typographiques marquent l'essentiel. L'enfant peut *voir* en même temps qu'il apprend.

Ne nous étonnons pas que cet ouvrage, adopté par plusieurs missions, ait été traduit déjà en plusieurs langues.